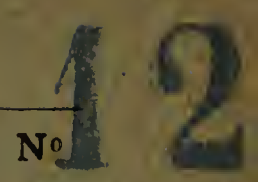
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

**Année 1904** No 

# THÈSE

POUR

## LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*Présentée et soutenue le jeudi 22 décembre 1904, à 1 heure*

PAR


**Eugène DUPEYROUX**

Né à Fransèches (Creuse).
*Docteur en Médecine*
Pharmacie de 1re classe
Ancien Interne en Pharmacie des Hôpitaux de Paris


---

# LE BARON DOMINIQUE LARREY

## Sa vie. Son œuvre.

---

*Président :* M. BERGER, *Professeur.*

*Juges :* MM. POZZI, *Professeur.* FAURE, *Agrégé.* BEZANÇON, *Agrégé.*

---

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

---


PARIS

A. MALOINE, ÉDITEUR

25-27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 25-27

1904

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1904 — N°

# THÈSE

POUR

# LE DOCTORAT EN MÉDECINE

*Présentée et soutenue le jeudi 22 décembre 1904, à 1 heure*

PAR

**Eugène DUPEYROUX**

Né à Fransèches (Creuse).

*Docteur en Médecine*
Pharmacie de 1re classe
Ancien Interne en Pharmacie des Hôpitaux de Paris

# LE BARON DOMINIQUE LARREY

## Sa vie. Son œuvre.

*Président :* M. BERGER, *Professeur.*

*Juges :* MM. POZZI, *Professeur.* FAURE, *Agrégé.* BEZANÇON, *Agrégé.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

PARIS

A. MALOINE, ÉDITEUR

25-27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 25-27

1904

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

| | |
|---|---|
| **Doyen** | M. DEBOVE. |
| **Professeurs** | MM. |
| Anatomie | POIRIER. |
| Physiologie | CH. RICHET. |
| Physique médicale | GARIEL. |
| Chimie organique et chimie minérale | GAUTIER. |
| Histoire naturelle médicale | BLANCHARD. |
| Pathologie et thérapeutique générales | BOUCHARD. |
| Pathologie médicale | HUTINEL. BRISSAUD. |
| Pathologie chirurgicale | LANNELONGUE. |
| Anatomie pathologique | CORNIL. |
| Histologie | MATHIAS DUVAL. |
| Opérations et appareils | RECLUS. |
| Pharmacologie et matière médicale | POUCHET. |
| Thérapeutique | GILBERT. |
| Hygiène | CHANTEMESSE. |
| Médecine légale | BROUARDEL. |
| Histoire de la médecine et de la chirurgie | DEJERINE. |
| Pathologie expérimentale et comparée | ROGER. |
| Clinique médicale | HAYEM. DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY. |
| Maladies des enfants | GRANCHER. |
| Clinique de pathol. mentale et des maladies de l'encéphale | JOFFROY. |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques | GAUCHER. |
| Clinique des maladies du système nerveux | RAYMOND. |
| Clinique chirurgicale | LE DENTU. TERRIER. BERGER. |
| Clinique ophtalmologique | DE LAPERSONNE. |
| Clinique des maladies des voies urinaires | GUYON. |
| Clinique d'accouchements | PINARD. BUDIN. |
| Clinique gynécologique | POZZI. |
| Clinique chirurgicale infantile | KIRMISSON. |

## Agrégés en exercice

| MM. | MM. | MM. | MM. |
|---|---|---|---|
| AUVRAY. | DUPRE. | LEGRY. | PROUST. |
| BALTHAZARD. | DUVAL. | LEGUEU. | RENON. |
| BRANCA. | FAURE. | LEPAGE. | RICHAUD. |
| BEZANÇON. | GOSSET. | MACAIGNE. | RIEFFEL (chef des Travaux anatomiques. |
| BRINDEAU. | GOUGET. | MAILLARD. | TEISSIER. |
| BROCA André. | GUIART. | MARION. | THIROLOIX. |
| CARNOT. | JEANSELME. | MAUCLAIRE. | VAQUEZ. |
| CLAUDE. | LABBE. | MERY. | WALLICH. |
| CUNEO. | LANGLOIS. | MORESTIN. | |
| DEMELIN. | LAUNOIS. | POTOCKI. | |
| DEGREZ. | | | |

Par délibération en date du 8 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DU PROFESSEUR TILLAUX

A MES MAITRES

A MON PÈRE

A MA MERE

A MA FAMILLE

A MES AMIS

A M. PAUL BERGER

Professeur de clinique chirurgicale à la
Faculté de médecine de Paris
Membre de l'Académie de médecine
Chirurgien en chef de l'hôpital Necker.
Officier de la Légion d'honneur.

*Hommage respectueux*
*de ma profonde reconnaissance.*

## Vie de Larrey

Jean-Dominique Larrey, naquit dans un petit village des Hautes-Pyrénées (province ci-devant Bigorre) nommé Baudéan situé sur les bords de l'Adour, au pied des Pyrénées, on ne sait pas au juste quelle année. « Il est incertain, si je suis né en 1766 ou en 1769, écrit-il, parce que, pendant la Révolution, les archives des frontieres d'Espagne furent bouleversées ».

Ses parents étaient de petits propriétaires cultivateurs sans fortune.

Son père mourut jeune, laissant trois enfants : Dominique, alors âgé de 3 ans, un autre fils qui devint plus tard chirurgien de l'hôpital de Nîmes, et une fille. Sa mère l'éleva soigneusement, avec le concours du curé de la paroisse, l'abbé Grasset, homme d'un rare mérite, qui s'attacha à instruire l'enfant et à développer chez lui, en même temps que l'intelligence, les qualités d'honneur, de droiture et de courage. Vers 14 ans il alla à Toulouse, auprès de son oncle, Alexis Larrey, qui était chirurgien en chef de l'Hôpital Saint-Joseph de la Grave.

Il fit le voyage de Baudéan à Toulouse à pied et seul. Alexis Larrey le reçut comme un fils et l'admit immédiatement dans son hôpital; il lui fit en même temps continuer le latin et le grec au collège de l'Esquile.

Larrey mena de front ces doubles études avec une ardeur telle qu'à 15 ans il conquit au concours la place de sous-aide d'anatomie et qu'il y fut nommé à l'unanimité des suffrages. Son tempérament de travailleur dur et infatigable s'était révélé là et il fut toute sa vie ce qu'il se montra alors, le laborieux par excellence, l'homme au *labor improbus* de l'écrivain latin.

En 1785, il fut nommé professeur à la suite d'un concours public où le premier prix de la Société de l'Hôpital Saint-Joseph de la Grave lui fut décerné.« Cette marque d'estime, dit-il dans le manuscrit inédit de ses Mémoires qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, fut pour moi un puissant aiguillon qui me faisait passer les nuits entières pour remplir avec honneur le noble emploi qui m'avait été confié ».

En 1786, il devint aide-major de l'Hôpital. Dans cette situation, où il remplissait à peu près les fonctions d'un chef de clinique actuel, il faisait les opérations d'urgence et remplaçait son chef de service quand il était absent. Puis, il soutint une thèse brillante sur la carie des os, pour laquelle l'Université et le Conseil de la Cité lui décernèrent une médaille de vermeil aux armes de la ville.

Larrey venait de conquérir Toulouse par sept années d'un labeur acharné. Ses regards se tournèrent alors vers Paris et, en août 1787, il partit seul à pied pour

gagner la grande ville, la diligence n'étant pas à la portée de sa bourse. Il traverse, le bâton à la main, le Languedoc, le Quercy, le Limousin, le Poitou, la Touraine. Il signale dans ses notes la rareté des villages et des habitations. « Il fallait, dit-il, faire cinq à six lieues sans trouver ni fontaine, ni arbres, ni hameau, ni maison. Je faillis mourir de soif et de chaleur ».

Arrivé à Paris, il alla trouver Louis et Desault, pour lesquels son oncle lui avait donné des lettres de recommandation. Il fut admis aussitôt à suivre les cours de Louis au Collège de Chirurgie et la clinique de Desault à l'Hôtel-Dieu. Mais il fallait vivre et Larrey n'avait pas d'argent. Un jour, Louis annonce, à la fin d'un de ses cours, que l'intendant de Brest lui demande des médecins instruits pour la marine. Immédiatement le jeune homme se décide à concourir et il est nommé après de brillantes épreuves.

Ce fut encore à pied, par pénurie d'argent, qu'il fit la route de Paris à Brest, pour aller rejoindre son poste.

En passant à Laval il visita la maison ou naquit Ambroise Paré. « A notre passage à Laval, écrit-il dans ses mémoires, à Laval qui a vu naître Ambroise Paré, le père de la Chirurgie française, nous nous fîmes indiquer la maison qu'il avait habitée. En y entrant je fus saisi d'un sentiment de vénération tel que, m'abandonnant à une douce illusion, je crus que j'allais voir paraître à nos yeux le grand homme, lorsque tout à coup, la présence des propriétaires (c'étaient des tisserands) venus à notre rencontre pour nous montrer la chambre qu'il

avait occupée, détruisit le prestige qui abusait mon imagination. »

Arrivé à Brest, il subit de nouveaux examens, fut nommé chirurgien-major des vaisseaux de l'Etat et embarqué à bord de la frégate la *Vigilante* à destination de Terre-Neuve. Dans cette campagne, Larrey fit preuve d'une intuition médicale extraordinaire sur laquelle je reviendrai plus loin. Il ne perdit pas un seul homme d'équipage grâce aux intelligentes mesures hygiéniques qu'il sut imposer à bord et quand, la frégate désarmée, il repartit pour Paris, il emporta les regrets de tous. Il y arriva, en coche cette fois, le 5 novembre 1788. La Seine était prise par les glaces depuis Rouen jusqu'à Paris. Il se logea dans la rue du Foin, disparue aujourd'hui, qui faisait le coin avec la rue de la Harpe. Le lendemain même de son arrivée il recommençe sa vie de travail et suit les cours de Sabatier, de Peyrille, de Pelletan, de Louis, mais, partout, éclatent les préludes de la Révolution. Le peuple envahit la fabrique de papiers peints de Réveillon dans le faubourg Saint-Antoine, parce qu'on avait accusé cet industriel de vouloir réduire les salaires de moitié prix. Deux régiments de cavalerie envoyés pour rétablir l'ordre tirèrent sur le peuple et réciproquement. De nombreux blessés des deux côtés furent apportés à l'Hôtel-Dieu dans le service de Desault et ce fut là que Larrey reçut ses premières leçons de chirurgie militaire. Desault lui apprit à restreindre les grands débridements des plaies qui avaient l'inconvênient de provoquer la formation des hernies, à transformer une blessure compliquée en blessure simple

en avivant les bords de la plaie et en les réunissant ensuite par la suture, à discerner les cas où l'amputation s'impose dans les fractures osseuses par armes à feu.

Sur ces entrefaites Larrey, fut reçu premier et inscrit à la première place dans un concours pour l'obtention d'un poste de sous-aide major à l'hôtel des Invalides dont l'illustre Sabatier était chirurgien en chef. Il fut reçu premier sur 40 candidats et se crut tiré d'embarras, mais il en fut tout autrement. Un des membres du ministère Necker nommé de Puységur le fit rayer de la liste et mit à sa place un des candidats auquel il s'intéressait. Larrey eut beau protester et réclamer ; rien n'y fit et il fut obligé de donner des leçons pour vivre. On trouve à ce propos dans ses notes manuscrites le passage suivant : « Dans les premiéres années de mon séjour à Paris, je dus mon existence et la possibilité de continuer à m'instruire à des leçons particulières d'anatomie ou d'ostéogie que je faisais à des condisciples. »

La Révolution commençait, Larrey, avec sa nature ardente et généreuse, y applaudit comme tant d'autres. Voici dans quels termes il raconte la prise de la Bastille : « Le ministre Necker, partisan de la Révolution, fut exilé le 9 juillet et partit le 10. Ce renvoi provoqua de grands troubles populaires et le dimanche 12 tout le monde courut aux armes. Je me trouvai au Palais-Royal, dans les premiers moments. Je m'associai avec transports au mouvement de résistance qui éclata et m'unis à tous ces généreux adversaires du despotisme.

« Bientôt l'alarme fut générale, le peuple se souleva et

fut attaqué par le prince de Lambesc aux Tuileries. L'étendard de la liberté fut alors levé et le tocsin retentit toute la nuit. Le lendemain matin, j'engageai tous mes camarades du collège de chirurgie à marcher en corps avec moi pour aller chercher des armes à l'Hôtel de Ville. Je pris la tête de ces jeunes gens, qui étaient au nombre de 1500 et nous fûmes les premiers à marcher contre les tyrans. Malheureusement nous ne pûmes obtenir des fusils. Chacun alors s'arma comme il put et nous continuâmes à faire des marches en corps pour soulever les habitants jusqu'au 14 au matin ; nous nous rendîmes, ce jour-là, aux Invalides pour prendre les armes et de là nous nous dirigeâmes vers la Bastille. Si nous n'eûmes pas l'honneur de monter les premiers à l'assaut, ce fut l'immense multitude devant ses portes qui nous empêcha, malgré notre ardeur et notre courage. Cependant nous y organisâmes le premier poste de garde. Jusqu'au mois d'octobre, nous restâmes sous les armes, et nous étions partout où le danger nous appelait. Nous nous rendîmes alors à Versailles où je passai un mois entier au corps de garde. Toutes ces fatigues étaient pour moi un plaisir. »

Quand le peuple se porta en foule au Champ de Mars afin d'effectuer les travaux de terrassement préparatoires pour la fête de la Fédération, le hasard voulut que Larrey travaillât plusieurs fois à côté de Sieyés et du vicomte de Beauharnais, le mari de Joséphine. La guerre éclata au commencement de 1792 et Larrey, sur la proposition de Sabatier, fut nommé par le Conseil de santé, chi-

rurgien aide-major de l'armée du Rhin commandée par le Maréchal Luckner. Il vit le feu pour la première fois à la prise de Spire par les 17,000 hommes du général de Custine et fut mis aux arrêts pour s'être exposé trop audacieusement en allant au secours des blessés. « Ce fut là dit-il, que je reconnus pour la première fois les grands inconvénients de la marche de nos ambulances et de leur manière d'agir. Les règlements militaires portaient qu'elles se tiendraient constamment à une lieue de l'armée. On laissait les blessés sur le champ de bataille jusqu'après le combat, puis on les réunissait dans un local favorable où l'ambulance se rendait aussi promptement qu'il était possible; mais la quantité d'équipages interposés entre elle et l'armée, et beaucoup d'autres difficultés la retardaient au point qu'elle n'arrivait jamais avant vingt-quatre heures, quelquefois même trente six heures et davantage, en sorte que la plupart des blessés périssaient faute de secours. La prise de Spire nous en ayant donné un assez grand nombre, j'eus la douleur d'en voir mourir plusieurs, victimes de cet inconvénient ; ce qui me donna l'idée d'établir une nouvelle ambulance qui fut en état de porter de prompts secours sur le champ de bataille même. Il ne me fût possible d'exécuter ce projet que quelque temps après. » Il passa toute la nuit qui suivit la prise de Spire et la matinée suivante à opérer ; il ne consentit à se reposer que quand son dernier blessé fut pansé. Aussi, sur 40 blessés français il n'en perdit que quatre.

A Mayence, où les troupes françaises entrèrent bientôt, il suivit les travaux anatomiques du célèbre Soem-

mering et répèta avec lui et le docteur Strack une expérience récente de Galvani (1791-1792) sur une jambe coupée. Soemmering était cet homme de génie qui devait inventer 40 ans avant Morse, la télégraphie électrique. Il trouva en effet, en 1809, un appareil qui, au moyen d'une pile de Volta, transmettait à distance les communications. Il fit part de sa découverte à l'Institut de France qui nomma, selon l'usage, une commission pour l'examiner ; mais aucun rapport ne fut publié et l'admirable découverte de Soemmering tomba dans l'oubli.

Voici dans quelles circonstances Larrey mit en pratique sa géniale idée des ambulances volantes qui devait rendre tant de services et sauver tant de blessés.

« Arrivée à Limbourg, l'avant-garde, aux ordres du général Houchard, eut à soutenir un combat assez vif contre celle de l'armée du roi de Prusse. L'éloignement de nos ambulances, que je dirigeais en chef, priva une partie des blessés des secours que leur état exigeait.

« Les forces supérieures de l'ennemi forcèrent Houchard à effectuer pendant la nuit sa retraite, quoiqu'il eût gagné le champ de bataille ; de son côté, le général en chef informé de la marche soudaine d'une forte colonne qui s'avançait sur sa gauche, devança ce mouvement pour prendre une position avantageuse entre Hoechst et Francfort, et nous fûmes dans l'impossibilité d'aller chercher nos blessés qui tombèrent au pouvoir des ennemis. Ce fâcheux contre temps me détermina à proposer au général en chef et au commissaire général Villemanzy, plein de zèle et de sollicitude pour cette

classe d'infortunés, l'établissement d'une ambulance capable de suivre tous les mouvements de l'avant-garde à l'instar de l'artillerie volante. Ma proposition fut acceptée et je fus autorisé à organiser cette *ambulance volante*. J'avais d'abord imaginé de faire porter les blessés sur des chevaux garnis de bâts et de paniers convenables, mais l'expérience me fit bientôt connaître l'insuffisance et l'inutilité de ce moyen. Je conçus alors un système de voiture suspendue qui pût réunir à la solidité, la célérité et la légèreté... Cette institution fit une grande sensation chez les soldats ; ils étaient tous déjà persuadés d'être secourus au même instant qu'ils seraient blessés et d'être enlevés immédiatement du champ de bataille. »

Ici se place la victoire remportée par Beauharnais sur les Prussiens pour débloquer Mayence, victoire stérile car la ville avait déjà succombé. Larrey, dans cette affaire, se couvrit de gloire. « Ce jour-là, raconte-t-il dans son journal, fut pour moi le plus beau de ma vie, non seulement parce que je ralliai et conduisis à l'ennemi des soldats qui s'étaient dispersés, mais aussi par les services efficaces que j'apportai à nos braves défenseurs, jusque sous le feu de l'ennemi. Je me féliciterai toujours d'avoir été enlever sous le feu d'une batterie ennemie à la tête d'une escorte de cinq dragons que m'avait donné Landremont, quatre volontaires qui gisaient dans la mêlée, les jambes fracassées et que des barbares étaient en train de dépouiller.

« Les Prussiens avaient alors l'habitude d'enlever les habits de nos blessés et de les égorger ensuite. Je char-

geai ces cannibales avec mes dragons, les dispersai et enlevai les blessés à demi morts dans mon ambulance volante malgré la volée de coups de canons que nous envoyait la batterie. Je n'eus qu'un dragon démonté. Je les conduisis dans un ravin qui était à l'abri du feu et les opérai immédiatement avec le plus grand succès, et ils guérirent tous les quatre ».

Voici, à ce sujet, un extrait du rapport adressé à la Convention par le général de Beauharnais :

« Parmi ceux des braves dont l'intelligence et l'activité ont servi brillamment la République dans cette journée, je ne dois pas laisser ignorer l'adjudant général Bailly, Abbatouchi de l'artillerie légère, et le chirurgien-major Larrey avec ses camarades de l'ambulance volante, dont les infatigables soins dans le pansement des blessés ont diminué ce qu'un pareil jour a d'affligeant pour l'humanité et ont servi l'humanité elle-même en contribuant à conserver les braves défenseurs de la patrie ».

L'armée française est obligée de se retirer derrière les lignes de Wissembourg et de défendre les barrières même de l'Alsace. Les soldats républicains se battent avec un acharnement inouï. Dans les combats qu'ils livrent, au mois d'août et de septembre, pour défendre la forêt de Bienwald, leur rage, dit Larrey, est indescriptible et ils écument de colère. Leurs fusils surchauffés ne leur permettant plus de tirer, ils versent de l'eau dans les canons.

Le 20 août 1793, Desaix, alors général de brigade, est blessé par une balle qui lui perfore les deux joues. Lar-

rey accourt et le conjure de se laisser panser. Mais Desaix refuse de quitter le champ de bataille. Méconnaissable, deux filets de sang coulant sur sa figure noircie par la poudre, les vêtements en désordre, il rallie ses bataillons et ne se remet que le soir entre les mains de Larrey (1).

Lorsqu'il apparut le lendemain sur le front de ses troupes, le visage entouré d'un bandeau, il fut salué de leurs acclamations.

Larrey quitta l'armée du Rhin en août 1794 et fut nommé chirurgien en chef de l'armée de Corse avec ordre de se rendre sans délai à Toulon où devait se concentrer le corps expéditionnaire.

Il eut beaucoup de peine à obtenir un sursis de quelques jours pour se marier avec Mlle Elisabeth Le Roulx de Laville, fille d'un ancien ministre de Louis XVI. Le mariage eut lieu le 14 ventôse, an II (4 mai 1794).

« Larrey, à cette époque de sa jeunesse, écrit le docteur Paul Triaire, sans être un Antinoüs comme Hérault de Sechelles ou simplement beau comme le fut son fils Hippolyte, offrit cependant un type remarquable qu'il est facile de reconstituer d'après les esquisses du temps et le témoignage de ses contemporains. Il était de petite taille, mais admirablement proportionné ; la tête un peu forte reposant sur des épaules robustes. respirait la puissance intellectuelle. Sa physionomie naturellement très expressive et très mobile était encadrée d'une abon-

(1). *Bulletin des Lois* et le *Moniteur*, du 27 juillet 1793, n° 208.

dante chevelure noire dont les boucles retombaient à profusion sur ses tempes et sur ses épaules. L'œil très vif et très perçant dans les moments d'animation, mais doux au repos, donnait à la physionomie une inexprimable expression de force et de bonté. La bouche était sympathique, au sourire fin, un peu énigmatique, mais bienveillant. A ces traits, joignez une fierté juvénile répandue dans tout son être, une vivacité d'esprit et d'impression toute méridionale qui font place bientôt à la gravité que lui imprimèrent le caractère professionnel et les hautes situations auxquelles il parvint de bonne heure ; ajoutez-y l'allure militaire et délibérée contractée dans les camps et vous aurez le portrait de Larrey à son retour de la campagne du Rhin ».

Voici comment il raconte son mariage dans son journal :

« J'obtins cependant un délai du ministre pour épouser une citoyenne qui était depuis plusieurs années l'objet de mon attachement. Son nom est Le Roulx de Laville, peintre d'histoire, et elle est âgée de 23 ans. Elle est fille d'un homme de la plus haute moralité, quoiqu'il ait occupé jadis des places ministérielles où la fortune chasse la vertu. Cette jeune républicaine attendit avec une constance rare mon retour de l'armée du Rhin. En vain on lui présenta plusieurs riches partis, elle les refusa, ne s'occupant que de l'ami de son cœur. Les titres qu'elle a sacrifiés, ses rares talents, sa beauté, sa douceur, ses vertus républicaines à toute épreuve, lui ont donné sur moi toutes sortes de droits et lui méritent ma reconnaissance éternelle. Notre mariage se fit

le 14 ventôse à 8 heures du soir, dans la maison commune de Paris, sous les auspices de l'Etre suprême et devant le feu sacré de la Liberté. Ce moment fut un des plus beaux de ma vie »

Sur ces entrefaites, Larrey fut appelé au Comité de salut public et manqua d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire. « Barrère de Vieusac, mon compatriote, écrit-il à ce sujet, m'affectionnait beaucoup. Il me justifia contre la cruauté de Robespierre qui voulait me livrer au tribunal révolutionnaire pour avoir sauvé un prince autrichien qui s'était réfugié dans mon ambulance à l'armée du Rhin, et avoir favorisé son retour dans sa patrie ».

Larrey rejoignit bientôt l'armée à Toulon, mais les Anglais étaient maîtres de la mer et l'expédition de Corse n'eut pas lieu ; il fut envoyé à l'armée d'Espagne commandée par le brave général Dugommier. A l'entrée de la plaine de Figuières, les Espagnols firent sauter une redoute occupée par nos soldats. Larrey eut à panser 76 brûlés mutilés. Au lieu d'employer de l'eau fraîche ammoniacée, de l'oxicrat, de l'eau végéto-minérale, de la dissolutiou d'opium dans l'eau glaciale comme on le faisait jusque là, il pensa toutes les brûlures avec du linge fin usé enduit de pommade safranée qui a la propriété de calmer un peu la douleur et de prévenir l'irritation, puis de l'onguent de styrax.

Il alimenta ses blessés : « L'expérience m'avait appris, écrit-il, que les hommes de guerre supportent plus

difficilement la diète rigoureuse que les personnes d'une vie sédentaire. »

Il revint bientôt à Toulon où il ouvrit un cours de chirurgie et d'anatomie très suivi. Larrey était déjà devenu célèbre; aussi le ministre de le guerre le choisit-il pour occuper une place de professeur à l'école militaire de santé du Val-de-Grâce que l'on venait d'établir.

Il faisait depuis un an à peine son cours d'anatomie et d'opérations, quand il reçut un ordre du ministre lui enjoignant de se rendre immédiatement à l'armée d'Italie pour y organiser les ambulances volantes. Il partit le 12 floréal an V (1er mai 1797).

Les préliminaires de Léoben étaient déjà signés; Larrey visita les ambulances avec Villemanzy, cet admirable commissaire des guerres, le plus honnête administrateur aux armées qu'ait eu la France à cette époque. Ces deux braves gens furent témoins d'un spectacle bien triste et voici comment Larrey en parle dans une lettre à sa femme :

« Avant mon arrivée, le mot humanité était proscrit. Les blessés et les malades étaient relégués dans des coins affreux, privés de toute espèce de secours. Dispense-moi de te tracer le tableau de leur affreuse misère, tu en serais révoltée et tes larmes couleraient. Villemanzy seul, qui les a visités avec moi, pourrait te dire comment étaient traités nos malheureux soldats, si vaillants et si dévoués à leur pays. Ces braves gens sont bien maintenant; l'ordre et la discipline sont rétablis; les fripons n'ont plus beau jeu depuis notre arrivée.

Villemanzy les poursuit avec rigueur et ses yeux d'argus les décèlent partout où ils se trouvent. ».

En effet, au lieu de placer les malades et les blessés dans les nombreux couvents qui convenaient parfaitement pour les recevoir, certains officiers d'administration n'avaient pas craint de recevoir de l'argent des moines pour leur éviter des embarras et avaient désigné des maisons d'émigrés dévastées et abandonnées où tout faisait défaut et où nos soldats étaient entassés les uns sur les autres.

Larrey organisa son ambulance volante et la fit manœuvrer devant le général Bonaparte. Celui ci calcula de suite les services que rendrait aux armées cette création, mesura infailliblement l'avenir qui lui était réservé et porta sur elle un jugement que l'histoire a confirmé : « Votre œuvre, lui dit-il, est une des plus hautes conceptions de notre siècle et suffira à elle seule à votre réputation. » (*Journal de Larrey*)

Larrey vint à Paris le 28 frimaire (18 décembre 1797) et reprit dès le lendemain son service au Val-de-Grâce. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Moins de trois mois après, le 1er ventôse 1798, il était arraché de son foyer par un ordre qui le nommait chirurgien de l'armée d'Angleterre et l'envoyait à Lille au quartier général de Desaix. Puis, le 1er germinal an VI (31 mars 1798) il reçut un nouvel ordre lui enjoignant de se rendre à Toulon et le nommant chirurgien en chef d'un corps expéditionnaire devant partir pour une destination inconnue. Bonaparte avait voulu qu'il fut chirurgien en chef de l'armée d'Egypte.

Je ne suivrai pas Larrey dans cette campagne, il fut, comme partout, admirable d'abnégation, d'esprit de sacrifice et de dévouement. On le trouve penché sur les malheureux soldats dévorés par la soif et accablés par la chaleur qui tombent le long de la route suivie par l'armée. Il les ranime avec un peu d'eau douce aiguisée de quelques gouttes d'esprit de vin sucré qu'il porte constamment sur lui dans une petite outre de cuir. « Appelé trop tard pour quelques-uns d'entre eux, écrit-il, mes secours devenaient inutiles et ils périssaient comme par extinction. Cette mort m'a paru douce et calme, car l'un d'eux me disait, au dernier instant de sa vie « se trouver dans un bien être inexprimable ».

On le trouve soignant les blessés sous le feu de l'ennemi aux Pyramides, à Aboukir, au Mont-Thabor, sous la brêche de Saint-Jean d'Acre. Kléber, Menou, Destaing, Sulkowski furent pansés par lui. Il soigne de son mieux les malheureux pestiférés et en sauve plusieurs. Mais il fut surtout admirable dans les circonstances suivantes : Le 30 thermidor an VII, Bonaparte donna chez lui un dîner auquel il avait convié Larrey. Pendant le repas il annonça qu'il allait partir pour inspecter les côtes depuis le lac de Burlos jusqu'à Alexandrie. Après le dîner ayant pris à part le chirurgien, il lui dit qu'il comptait l'amener dans cette inspection. « Soyez prêt cette nuit, dit-il, à quatre heures. »

Larrey soupçonnait bien le but réel de la tournée d'inspection ; il se doutait du départ de Bonaparte pour la France. Comme tous les généraux, il désirait vivement revoir sa femme et son enfant et l'occasion qui se pré-

sentait à lui était unique. Voici ce qu'il répondit : « Je puis être prêt dans deux heures, dit-il, s'il le fallait, général ; mais, si ma présence ne vous est pas indispensable, il serait peut-être plus important que je restasse auprès de mes nombreux blessés. » Bonaparte, surpris, réfléchit un instant puis lui tendit la main en lui disant : « Vous avez raison, mon cher Larrey, vous resterez. »

On peut se rendre compte de l'étendue du sacrifice qu'il fit d'une façon si spontanée et si simple par la manière dent il raconte les impressions qu'il éprouva plus tard, quand le bateau qui le portait en revenant d'Egypte fut en vue des côtes de France.

« La vue des côtes de France, écrit-il dans ses mémoires (page 305, tome II), avait fait sur nous tous une impression extrêmement vive. Nous aspirions avec ardeur au moment de nous prosterner sur le sol de notre patrie et d'embrasser nos parents et nos amis. Pour moi je restai longtemps dans une telle extase, que mes sens, presque interdits, avaient peine à saisir ces douces réalités. Comment pouvais-je ne pas éprouver cette espèce de trouble ! Après avoir tant de fois fait l'abandon de mon existence et de tout ce que j'avais de plus cher, je sentais renaître pour moi le bonheur de retrouver une épouse chérie, et je pensais au plaisir de recevoir les premières caresses d'un enfant qu'elle portait encore dans son sein lors de notre séparation à Paris. »

Pendant la quarantaine qu'il eut à subir il reçut du ministre de la guerre plusieurs lettres dont voici l'une d'elles en entier :

*Paris, le 8 pluviôse an IX (28 janvier 1801).*

Le ministre de la guerre à D. J. Larrey, chirurgien en chef de l'armée d'Orient.

Le gouvernement n'a laissé échapper jusqu'ici aucune occasion de faire connaître à la France entière les services que vous avez rendus, et que l'armée d'Egypte, à la gloire de laquelle votre nom est désormais associé, réclame encore pour quelque temps. Votre épouse, qui jouit d'une bonne santé, vient de toucher une somme de 1500 francs à titre de récompense nationale.

Quant à moi, Monsieur, j'ai éprouvé particulièrement une vive satisfaction que la relation que j'ai publiée de l'expédition d'Egypte m'ait mis à même de rendre justice à votre dévouement. Je n'y ai point laissé ignorer qu'on vous avait vu souvent à la tête de vos dignes confrères panser les malheureux blessés sous le feu de l'ennemi, au pied même de la brèche. J'ai contracté par là l'engagement de faire valoir, dans toutes les circonstances, vos droits à la reconnaissance nationale ; je le remplirai avec exactitude.

Je vous salue,

Al. Berthier.

Bonaparte avait en ce moment l'idée de le nommer son médecin, mais il fut si mécontent de ne pas le trouver à Lyon au milieu de l'armée revenue d'Egypte qu'il prit Corvisart à sa place. Larrey qui était déjà parti pour

Paris, du se contenter du titre de chirurgien de la Garde.

Bonaparte se fit couronner Empereur le 11 frimaire an XIII (2) décembre 1804) à Notre-Dame. Larrey assistait à cette cérémonie. « C'est avec une affliction profonde, dit-il à son épouse, à son retour, que j'ai vu cet illustre guerrier porter le sceptre des rois. Tout me prédit que cet instrument de la tyrannie causera incessament sa perte et la ruine de la France, tandis que s'il avait su conserver son titre modeste de premier Consul de la République, il aurait été vénéré du nombre entier et il serait resté l'idole du peuple français. »

La possession du pouvoir et l'exercice de l'autorité obnubilent les plus claires intelligences et flétrissent les meilleures qualités ; il en fut ainsi pour Napoléon ; et le perspicace chirurgien avait dans une vision prophètique entrevu l'avenir et les sombres jours.

Larrey prit part à la campagne d'Austerlitz comme chirurgien de la Garde. « Jamais champ de bataille n'a présenté un tableau de destruction plus frappant que celui d'Austerlitz ; il était couvert de morts, de mourants, de blessés, de débris innombrables d'armes ou d'armures et de toute sorte d'effets dispersés ça et là, que les Russes avaient abandonné dans les premiers moments de combat. » (*Mémoires et campagnes*).

A la suite de cette victoire il y eut dans l'armée une distribution considérable de faveurs : Berthier reçut 40 millions. Masséna eut une pension annuelle de 900.000 francs ; Junot, de 300.000 francs sans compter le reste. Larrey fut oublié. Il vit tous ses camarades de l'armée

du Rhin et d'Egypte devenir généraux, maréchaux, ducs et princes, recevoir des dotations de toute sorte et lui resta dans une gêne voisine de la misère. C'est que Napoléon ne prisait guère les chirurgiens qui tâchaient de réparer par leur art le mal qu'accomplissait son funeste génie ; il n'estimait que ses pareils, les gens d'épée, les combattants, les traîneurs de sabre.

C'est avec un serrement de cœur qu'on lit la lettre suivante, que Larrey adressait à sa femme, de Strasbourg, le 23 janvier 1806 :

« Je ne pourrai me rendre à Paris, y est-il dit, qu'à petites journées auprès de toi, faute d'argent pour prendre la poste. Celui que j'attends de toi m'est nécessaire pour payer le peu de dettes que la perte imprévue de mes deux chevaux m'a mis dans la nécessité de contracter ; mais, ne me gronde pas, ma chère Laville, je suis plus affligé que toi. Peut-être Sa Majesté aura-t-elle égard à ma position et aux sacrifices qu'elle m'a fait faire pour la suivre à l'armée. Le tout serait de pouvoir le lui dire. Tâche de le voir à son arrivée à Paris ».

Après Iéna, Larrey rencontra Massembach, l'aide de camp d'Hohenlohe, qu'il avait connu autrefois, pendant la campagne du Rhin, dans le Palatinat.

« Quelle différence, lui dit Massembach, avec votre situation en 1793 ! Rappelez-vous de Mayence et de Wissembourg? Vous autres, Français, il vous faut un homme, et quand vous l'avez trouvé, vous êtes capables d'actions extraordinaires ; mais, prenez garde, si cet homme disparaissait, votre puissance s'envolerait. Quant à nous, si bas que nous soyons aujourd'hui, nous

nous relèverons, j'en ai la certitude, des tristesses et des humiliations de l'heure présente ».

Ce paroles ne se vérifièrent que trop et 1870 fut la revanche d'Iéna.

A Eylau, le thermomètre était à 14 degrés au-dessous de zéro. « J'avais, dès le matin, écrit Larrey, établi une ambulance dans les granges qui bordent le chemin à gauche, à l'entrée de la ville, mais, malheureusement, elles étaient ouvertes de toute part, la paille qui les couvrait avant été enlevée par les chevaux. Il fallut coucher nos blessés sur les débris de cette paille parsemée de neige et il s'en trouvait un assez grand nombre de la garde et de la ligne réunis sous ces mauvais abris. Je donnais d'abord mes soins aux gardes impériales ; mais, fidèle à mes principes, je commençais par ceux qui étaient le plus grièvement blessés, sans avoir égard au rang ni aux distinctions.

« Le froid était si violent que les instruments tombaient fréquemment des mains des élèves qui me les servaient pour les opérations. Je conservai heureusement une force surnaturelle. »

Le soir de la bataille, Napoléon vint visiter les ambulances. Il y revint le lendemain et y retrouva Larrey qui, insensible au froid, à la faim, à la fatigue, s'était déjà remis au travail. Toutes les blessures graves des gardes impériales et d'une grande partie des soldats de de l'armée furent pansées et opérées dans les premières douze heures. Il avait passé le reste de la nuit couché sur la neige glacée, devant le feu de bivouac de l'ambulance. « Jamais journée, écrit-il, ne m'avait été aussi pénible. »

Nous le retrouvons vers la fin de l'année 1808, en Espagne, où il soigna et guérit d'une façon qui mérite d'être rapportée le maréchal Lannes d'une chute de cheval que celui-ci fit en suivant à franc-étrier Napoléon à la descente d'une montagne très escarpée et couverte de neige glacée. « Cette chute, relate Larrey, lui fit éprouver une pression d'autant plus forte sur la poitrine et le bas-ventre, que le cheval, en se relevant, était retombé sur lui. Lorsqu'il fut apporté à Vittoria, il était couvert d'ecchymoses ; son ventre était enflé et tendu ; il ressentait de vives douleurs dans les entrailles, de la gêne dans la respiration et il ne pouvait exécuter le moindre mouvement. Le pouls était petit, nerveux, le visage pâle, décoloré, les yeux abattus, la voix très affaiblie et les extrémités froides. Le plus léger attouchement sur le bas-ventre lui causait la plus vive douleur et augmentait l'oppression. Tout annonçait un commencement d'inflammation des organes intérieurs, résultat de la pression et de la commotion violente que Son Excellence avait reçue au moment de la chute. Je me rappelai la cure merveilleuse faite par les Esquimaux sur les matelots naufragés de la *Vigilante*, que les flots de la mer avaient jetés, avec leur chaloupe brisée en éclats sur la côte de Terre-Neuve. A leur exemple, et d'après plusieurs succès que j'avais moi-même obtenus dans des cas à peu près semblables, je me déterminai à envelopper le corps du maréchal dans la peau d'un énorme mouton écorché tout vivant. Pour ôter la sensibilité à l'animal, on l'étourdit par un léger coup de masse à la nuque, et aus-

sitôt deux bouchers lestes et habiles s'empressèrent de l'écorcher.

« Pendant qu'on dépouillait l'animal, je fis une embrocation très chaude d'huile de camomille fortement camphrée, immédiatement après j'appliquai sur tout le corps de son Excellence, cette peau toute fumante, et qui laissait transsuder de sa surface écorchée une rosée sanguinolente assez copieuse. Je la croisai exactement, et j'en fixai les bords. Des flanelles chaudes furent appliquées sur les membres, et je fis prendre au malade quelques tasses de thé léger avec un peu de jus de citron et de sucre.

« Au même instant, M. le maréchal éprouva un mieux sensible ; seulement il se plaignait d'un fourmillement douloureux et de l'attraction que la peau de mouton paraissait exercer sur tous les points avec lesquels elle était en contact. Cependant, cet effet diminua graduellement et le malade s'endormit dix minutes après. Il resta dans un sommeil profond et tranquille l'espace de deux heures. A son réveil, j'enlevai cette enveloppe ; j'absorbai au moyen d'un linge très chaud, la sueur abondante qui ruisselait sur la surface du corps, et je fis immédiatement une embrocation chaude d'eau-de-vie camphrée.

« J'appliquai quelques compresses imbibées de cette liqueur sur les parties les plus meurtries ; je prescrivis les boissons rafraîchissantes mucilagineuses, du lait d'amandes douces éthéré et des lavements émollients camphrés. Le lendemain matin, à 8 heures, le bas-ventre était désenflé et beaucoup moins douloureux ; le pouls était développé, et les fonctions s'étaient rétablies. L'u-

rine qui d'abord avait été supprimée était épaisse et sanguinolente. Après avoir posé plusieurs ventouses scarifiées sur les parties ecchymosées je fis plonger le malade dans un bain chaud. On répéta ce moyen et les embrocations aromatiques ; on continua les mêmes médicaments avec des modifications relatives et le Maréchal fut en état de se mettre en route le 5e jour et de suivre de nouveau l'Empereur à franc étrier. » (*Mémoires et compagnes*, page 243. T, III).

Larrey était à peine remis d'une fièvre infectieuse contractée en Espagne quand il se mit en route le 22 avril 1809 pour rejoindre la garde impériale déjà parvenue en Bavière. A Wagram, il opéra le même Lannes qu'il avait soigné en Espagne et lui coupa la cuisse gauche en moins de deux minutes. Le maréchal mourut six jours après sa blessure, de septicémie.

Je ne m'arrêterai pas à la campagne de Russie que pour citer un passage d'une de ses lettres adressée à Mme Larrey, de Leipzig le 11 mars 1813. Ce passage montre combien les vieux soldats de l'armée l'entouraient d'amour et de reconnaissance. A la Bérésina et dans bien d'autres circonstances, il aurait péri sans eux. Ils l'aimaient peut-être autant que Napoléon lui-même.

« Ribes, écrit-il, a eu raison de te dire qu'au milieu de l'armée et surtout au milieu de la garde impériale, je ne pouvais périr. C'est en effet aux soldats que je dois mon existence. Les uns ont couru à mon secours lorsque, entouré de Cosaques, j'allais être tué ou fait prisonnier ; les autres s'empressèrent de me relever et de me conduire lorsque, les forces physiques m'ayant abandonné,

je tombai dans la neige. D'autres, me voyant tourmenté par la faim, me donnaient les vivres qu'ils possédaient. Enfin, me présentais-je à leur bivouac, chacun me faisait place et j'étais aussitôt enveloppé de paille ou de leurs vêtements. Combien de généraux et d'officiers supérieurs étaient repoussés et renvoyés sans pitié par leurs propres soldats ! Mais, au nom de Larrey, prononcé devant eux, tous se levaient et l'acclamaient avec une respectueuse amitié. Tout autre que moi aurait péri sur le pont de la Bérésina que je passais pour la troisième fois, au moment le plus périlleux. Mais à peine eussé-je été reconnu que je fus saisi par des mains vigoureuses et envoyé de l'un à l'autre comme un paquet de linge jusqu'à l'extrémité du pont, tandis que les généraux marchant derrière moi étaient, quoiqu'ils déclarassent m'accompagner, arrêtés dans leur marche et disparaissaient à mes yeux pour jamais. Je n'en ai jamais plus entendu parler et je ne sais ce qu'ils sont devenus. Ma chère Laville, ces témoignages d'attachement de l'armée sont pour moi la plus belle récompense que je puisse désirer. Je ne t'en aurais jamais parlé si tu ne m'en avais donné l'occasion. »

Larrey contracta le typhus en visitant les hôpitaux de Kœnigsberg encombrés de nos soldats atteints de la terrible maladie. Une circonstanee bonne à méditer le sauva. Par suite de la retraite sur Kœnigsberg de Macdonald poursuivi de près par l'armée russe, on fut obligé d'évacuer la ville le 1er janvier 1813. Ce départ arracha Larrey au séjour d'une ville infectée et le sauva en le remettant de bonne heure au grand air.

Un grand nombre de nos malades furent confiés aux soins des médecins prussiens qui, c'est une justice à leur rendre, les soignèrent avec humanité, pendant que les Russes laissaient massacrer nos blessés par leurs cosaques.

« Presque tous nos malades, écrit à ce propos Larrey, dans ses notes de la campagne de Russie, ont été confiés aux médecins du pays, qui sont très dignes de notre confiance. En Prusse surtout, nous n'avons eu qu'à nous louer de leur zèle pour soigner nos malades, et, sous le rapport de l'administration, je dois dire, à la louange des économes prussiens, que nos malades n'ont jamais eu de meilleurs aliments, de boissons plus potables et de médicaments de meilleure qualité. Partout cette administration offrait les caractères de la bienveillance et de la probité. »

Au contraire, les Russes martyrisèrent nos pauvres prisonniers.

Après la retraite de Moscou, il mourut à Wilna, 45.000 à 50.000 prisonniers français, de froid, de faim, de misères et de mauvais traitements. Le chirurgien-major Carpon nous apprend que les souffrances subies par eux dépassèrent tout ce qu'on peut imaginer. Il fut témoin de faits indicibles, tellement ils étaient horribles.

Il fut martyrisé lui-même, et il dit que la *Passion du Christ* ne peut donner une idée des maux qu'il endura.

« Le gouvernement militaire de Wilna, écrit-il dans sa correspondance officielle, prit un arrêté défendant aux

habitants, sous peine de déportation en Sibérie, de donner asile aux Français.

« En vertu de cet arrêté, tous ceux qui avaient reçu l'hospitalité dans des maisons particulières, furent expulsés et jetés dans la rue, où la plupart d'entre eux furent égorgés par les Cosaques. »

La popularité de Larrey s'accrut encore après l'affaire des 3.000 jeunes gens que Napoléon avait renfermés dans un camp retranché près de la ville de Dresde, sous l'inculpation de s'être blessés volontairement pour échapper au service militaire et dont il voulait faire fusiller une partie pour donner un exemple.

Larrey obtint qu'une commission fut nommée, étudia les caractères et les origines de chaque plaie en faisant placer le soldat dans la position où il se trouvait au moment où il avait été blessé et démontra que les mutilations incriminées étaient dues à l'inexpérience des conscrits dans le maniement du fusil et que, dans la manœuvre, ils se blessaient eux-mêmes sans le vouloir. La plupart des accusés portaient d'autres blessures sur d'autres parties du corps et leurs habits troués par les balles prouvaient qu'ils s'étaient bien battus.

Pendant le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, Larrey lui resta fidèle et nous le retrouvons à Waterloo portant secours aux blessés sous le feu de l'ennemi.

A un certain moment, Wellington, qui, du Mont Saint-Jean suivait le combat, l'aperçut : « Quel est, dit-il, cet audacieux? — C'est Larrey, lui répond-on. — Allez dire de ne pas tirer de ce côté, laissons à ce brave le temps de ramasser ses blessés. » Et il souleva son cha-

peau. « — Qui saluez-vous ? demanda le duc de Cambridge ? — Je salue l'honneur et la loyauté qui passent. » Et il désigna le chirurgien de la garde avec son épée.

A la fin de la bataille, Larrey reçut deux coups de sabre et fut fait prisonnier ; il allait être fusillé quand le chirurgien qui lui bandait les yeux devant le peloton le reconnut.. Il fit surseoir à l'exécution et le conduisit à Bulow, puis à Blücher dont il avait sauvé le fils. Ce dernier le mit en liberté et le fit conduire en poste à Louvain.

La Restauration lui enleva ses fonctions d'inspecteur général, sa dotation de Wagram, la pension qu'il avait reçue à Lutzen, et on ne lui paya pas son traitement de la Légion d'honneur. On n'osa pas cependant lui enlever son titre de chirurgien de la Garde Impériale, devenue la Garde Royale. Pour comble de malheur, un abus de confiance dont fut victime Mme Larrey, avait anéanti toutes les économies du ménage. Ce furent des heures de sombre misère que Larrey supporta avec courage. Il fit de la clientèle pour vivre et Mme Larrey se mit à peindre comme sous la Révolution.

Mais le 10 avril 1818, la Chambre lui restitua la pension que Napoléon lui avait faite après les batailles de Lutzen et de Bautzen, avec les élogieux considérants suivants : « M. Larrey, chirurgien en chef des armées françaises, est connu de vous tous ; il a suivi nos armées partout pendant vingt ans, en Egypte comme à Moscou ; il a bravé la peste avec un admirable dévouement pour soigner nos soldats et l'humanité lui devait une récompense ».

Napoléon lui légua 100.000 francs.

« Je lègue au chirurgien en chef Larrey 100.000 francs, écrit-il, dans son testament. C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu ».

Quelque temps avant sa mort, il avait dans une conversation, vanté le chirurgien de sa garde, attribuant à son dévouement et à son zèle, la faible mortalité dans l'armée française comparativement à l'armée anglaise : « Quel homme, avait-il dit, quel brave et digne homme que Larrey ! Que de soins donnés par lui à l'armée d'Egypte, soit dans la traversée du désert, soit après Saint-Jean d'Acre, soit en Europe ! J'ai conçu pour lui une estime qui ne s'est jamais démentie. Si l'armée élève un monument à la reconnaissance, elle doit l'ériger à Larrey. »

A côté de ces grandes vertus civiques et professionnelles, le chirurgien de la garde avait le caractère entier et dominateur qui semble caractériser les hommes de ce temps, où l'on n'adorait que la force. Sa fille Isaure aimait Clot-Bey, médecin égyptien très distingué. Son père ne voulut jamais consentir à ce mariage. Hippolyte Larrey, son fils, ne put pas, pour la même raison, épouser une jeune fille qu'il aimait. Il fut puni de son despotisme, par l'extinction de sa race.

En 1826, Larrey fit avec son fils un voyage en Angleterre. Partout il reçut l'accueil le plus flatteur et toutes les illustrations britanniques se disputèrent l'honneur de le recevoir. Il alla aussi rendre visite à Rome à la mère de Napoléon, Laetizia Bonaparte. Celle-ci, presque centenaire était aveugle. Elle reconnut Larrey au son de sa voix et, celui-ci, s'inclinant respectueusement pour

baiser sa main, elle l'attira vers elle et l'embrassa. Hyppolyte Larrey, sortit de cette entrevue en proie à une émotion inexprimable.

En 1830, pendant la Révolution, il soigna les blessés et les soldats des deux partis ouvraient leurs rangs et lui présentaient les armes quand il passait au milieu d'eux.

Le 14 décembre 1840, il assista au retour du corps de Napoléon rapporté de Ste-Hélène par le prince de Joinville. Ce fut un des plus beaux jours de sa vieillesse.

La mort le surprit à Lyon, le 25 juillet 1842, quand il venait d'inspecter les hôpitaux d'Algérie : il avait contracté une pneumonie pendant son voyage. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'une foule immense dont la composition rappella celle qui avait escorté les restes de Napoléon aux Invalides.

Parmi les illustres serviteurs de l'Empire, les uns sont connus par leur amour de l'argent; d'autres par les concussions et les pillages scandaleux auxquels ils s'étaient livrés. La plupart avaient amassé des sommes énormes; quelques-uns avaient trahi la France et presque tous avaient renié leur maître. Dominique Larrey avec son honnêté et son incorruptibilité légendaires, sa haute probité, son désintéressement, sa fidélité et sa fière indépendance vis-à-vis son souverain, apparaît comme un type incomparable de l'honneur français dans ce qu'il a de plus élevé et on salue en lui le pur héros qu'aucune défaillance n'a jamais atteint.

## Œuvre de Larrey.

Larrey fut avant tout un grand chirurgien ; l'insuffisance de ses auxiliaires l'obligea à devenir professeur ; de 1792 à 1815, à Toulon, en Egypte, en Allemagne, en Espagne, partout où la guerre lui laissa quelques loisirs, il ouvrit des cours pour apprendre à ses subordonnés leur métier. De 1826 à 1836, il professa dans sa chaire du Val-de-Grâce. Il nous a laissé cinq volumes de Clinique chirurgicale, un nombre considérable de Mémoires de médecine et de chirurgie et cinq volumes de Mémoires et Campagnes.

Ce fut un opérateur extraordinaire, un professeur émérite, mais, il fut avant tout un grand philantrope. Son invention des ambulances volantes qui le rendit célèbre lui fut suggérée par son bon cœur.

Il souffrait de voir les blessés abandonnés sans sesours 24, 36 heures et plus sur le champ de bataille ; ce fut la raison pour laquelle il chercha, puis trouva, le remède à ce désastreux état de choses. Son amour de ses semblables lui montra bientôt qu'il valait mieux am-

puter hâtivement que d'attendre quand l'opération était jugée nécessaire.

En présence des maladies réputées incurables comme la peste, la lèpre, en présence des blessures les plus horribles, des cas les plus désespérés, il ne se décourage pas ; il essaie tout ce que sa pitié, tout ce que son amour lui suggèrent et souvent il réussit à calmer les souffrances et même parfois à guérir.

Nul ne sait le bien que cet homme a fait ; les services qu'il a rendus sont incalculables. Supposons un instant que sa place ait été occupée par Desgenettes, combien de malheureux blessés, combien de malades auraient succombé sans que l'œil égoïste et froid de celui-ci les eut seulement aperçus ! Larrey, dans son ambulance, commençait toujours par opérer les blessés qui en avaient le plus besoin, quel que fut leur grade. Un simple soldat portant une blessure nécessitant l'amputation de la cuisse passait avant un général traumatisé à l'épaule. Aussi les troupes l'entouraient-elles d'un amour touchant. Elles le lui montrèrent bien en Espagne quand, un soir sa voiture revint sans lui et qu'on crut qu'il avait été assassiné. Elles le lui montrèrent aussi au passage de la Bérésina. On l'aimait parce qu'il aimait, parce que l'amour appelle l'amour. Nos médecins militaires actuels pourraient en faire leur profit.

Dans le pays où la guerre l'amène, il regarde tout d'un œil curieux. Comme il décrit en détail le procédé d'incubation artificiel des œufs, employé par les Egyptiens ! Il s'est enquis même du prix des petits poussins qui sont vendus 0.03 la paire au sortir de l'œuf. Les

bains turcs lui ont paru salutaires et il en parle assez pour qu'on désire, après l'avoir lu, les expérimenter. Il assiste à la pèche de la morue, à Terre-Neuve. « On est dans l'usage, écrit-il à ce sujet (1), de décapiter et d'éventrer ces poissons aussitôt qu'ils sont sortis de l'eau. Je fus surpris de la précipitation avec laquelle le matelot chargé de cet emploi retirait sa main du ventre de l'animal. Je lui en fis l'observation ; il me répondit que le froid extrême qu'il ressentait à la main en le plongeant dans les entrailles du poisson, le forçait à la retirer promptement. Je fis la même expérience et je sentis comme lui qu'elles étaient glaciales. Si j'avais eu un thermomètre, j'aurais pu déterminer à peu près la température du fond de ces mers ; car je pense qu'elle est analogue, selon de degré de profondeur, à celle de leurs habitants. »

Ne croirait-on pas qu'il eut la prescience de ce que devait découvrir, plus de cent ans après, le professeur Grassi de Naples, relativement au rôle et au danger des moustiques, à Terre-Neuve. Les piqûres de ces insectes sont incommodes au plus haut point ; elles déterminent l'enflure des parties et la fièvre. Il découvrit la manière de s'en préserver en faisant porter à l'équipage et en portant lui-même un voile de gaze, le même voile de gaze que recommande le professeur napolitain et grâce auquel il a pu braver, pendant tout un été, les miasmes délétères de la Campagne romaine.

Ne dirait-on pas qu'il devine la nécessité de l'hygiène

(1) Mémoires et campagnes, tome I, page 21.

moderne quand il fait constamment renouveler l'air sur sa frégate, au moyen d'un ventilateur et de la manche, quand il prescrit aux matelots des lotions fréquentes d'eau et de vinaigre. Même, il antiseptise le vaisseau en y faisant brûler du soufre. On ne fait guère mieux aujourd'hui.

Au commencement du printemps de l'an II (1794), les troupes de l'armée des Alpes-Maritimes furent affectées au retour de la prise de Laourgio et des autres défilés des montagnes, d'excoriations qui s'établissaient sur les gencives ; en peu de jours, des aphtes couvraient les parois de la bouche, le palais et même quelquefois la langue. Les malades déclarèrent qu'en descendant les montagnes encore couvertes de neige, ils avaient bu, à défaut d'eau de source ou de rivière, de l'eau de neige que le dégel faisait fondre dans les lieux exposés au soleil. Cette eau provoquait chez eux des coliques et de la diarrhée. Larrey les guérit à l'aide de lavages de la bouche avec de l'eau aiguisée d'acide chlorhydrique et de boissons acidulées.

Il traitait le charbon d'une façon très rationnelle et très efficace. Il savait que cette maladie était contagieuse et il faisait tuer et enterrer tous les bestiaux qui en présentaient les moindres symptômes. En présence d'un foyer charbonneux, il l'incisait au bistouri, extirpait toutes les parties atteintes qui étaient à la portée de son instrument sans leser les parties vivantes ; puis il appliquait immédiatement de l'acide sulfurique concentré dans les incisions.

Voici les mesures qu'il prit pour arrêter une épidémie de fièvre ataxique éruptive (probablement le typhus), qui sévissait sur l'équipage des vaisseaux, *la Victoire*, *la Gloire* et *l'Eole*, qui se trouvaient dans le port de Venise.

1° Racler l'intérieur et l'extérieur des vaisseaux, les goudronner, les blanchir au lait de chaux en dedans, les peindre au dehors ; sabler les ponts, les passer ensuite au rouloir et à la brique.

2° Parfumer tout l'intérieur, surtout l'entrepont et la cale, avec le procédé de Guyton de Norveau (1). Mettre en combustion, sur des plateaux de pierre ou de brique placés de distance en distance dans la calle et les entreponts, des petites pyramides faites avec du soufre et du salpêtre.

3° Laver et lessiver même les fournitures des lits des malades, les hamacs et le linge des matelots ; leur donner des habits neufs de toile ou de coton pour l'été et de laine pour l'hiver.

L'application de ces règles qu'un médecin de la marine ne désavouerait pas aujourd'hui fit cesser l'épidémie.

Nous allons passer en revue ses travaux originaux.

(1) Sel marin pulvérisé 250 gr. Bioxyde de manganèse 100 gr., acide sulfurique, 200 gr. Eau commune, 200 gr. Mêlez le sel marin et le bioxyde de manganèse ; ajoutez ensuite l'acide. Il se dégage des vapeurs qui augmentent quand on agite avec une baguette de verre. Les quantités indiquées sont suffisantes pour désinfecter une pièce de 100 mètres cubes de capacité. Cette pièce doit être bien close et inhabitée.

Ce fut le sujet qu'il traita dans sa thèse qu'il soutint à l'Ecole spéciale de médecine de Paris en 1803, pour obtenir le titre de Docteur.

Il y pose d'abord ce principe hardi pour cette époque de pratique chirurgicale aveugle et hésitante : « Lorsqu'un membre blessé par un coup de feu ne peut pas être conservé, il faut l'amputer sur le champ, c'est-à-dire dans les premières vingt-quatre heures qui suivent la blessure. »

A la bataille de Fontenoy où 300 amputations environ furent faites assez longtemps après l'action, une trentaine seulement d'opérés survécurent, tandis que, dans le cours de sa carrière, Larrey sauva les trois quarts de ses amputés dont quelques-uns avaient perdu deux membres.

Quand faut-il amputer sur le champ ?

Quand un membre étant blessé, l'amputation est-elle indispensable pour sauver le malade ? Larrey trouve huit cas où l'opération immédiate est indiquée. C'est :

1^er^ cas. — Quand un membre est emporté tout entier par un boulet, un éclat d'obus ou de bombe.

2^e^ cas. — Quand un membre est frappé de manière à ce que les os soient fracassés, les parties molles fortement contuses, déchirées et profondément enlevées.

3^e^ cas. — Quand l'os n'étant pas fracturé, beaucoup de

parties molles et les principaux vaisseaux d'un membre sont emportés ou lésés.

4e cas. — Quand l'os, les gros nerfs, les muscles d'un membre sont coupés ou déchirés, l'artère principal étant indemne.

5e cas. — Quand un boulet, à la fin de sa course, ricoche et vient frapper obliquement un membre sans léser la peau, quand on sent, par le palper, à travers les parties molles, les os fracassés et quand on soupçonne que les vaisseaux sont dilacérés, ce qui se reconnaît par le gonflement et une sorte de fluctuation.

6e cas. — Quand les extrémités articulaires sont fracassées, surtout celles qui forment l'articulation du pied ou du genou et quand les ligaments articulaires ont été arrachés ou rompus.

7e cas. — Quand une grande surface de l'os a été dénudée par le projectile.

8e cas. — Quand une grande articulation ginglymoïde, telle que le coude et surtout le genou, est ouverte par un instrument tranchant, dans une très grande étendue avec épanchement sanguin dans l'articulation.

Ces principes ont subi, sans en être atteints, l'épreuve du temps ; aujourd'hui, ce sont des lois.

### AMPUTATION DU BRAS A L'ARTICULATION SCAPULO-HUMÉRALE.

Ambroise Paré jugeait les blessures par arquebuses intéressant l'articulation scapulo-humérale comme très dangereuses.

Voici ce qu'il en dit à la page 333 du chapitre IX du XV[e] livre de ses Œuvres : « Si la fracture est faite au col du paleron où à la jointure de l'épaule, rarement on en échappe, quelque diligence qu'on puisse faire. Ce qu'on a vu naguère advenir aux défunts : roi de Navarre, à M. de Guise et au comte Ringrave Philibert et plusieurs autres en ces dernières batailles, à cause qu'autour de cette jointure il y a plusieurs et gros vaisseaux, à savoir la veine et artère axillaire et les nerfs naissants de vertèbres du col qui se distribuent à tous les muscles du bras. Davantage, lorsqu'il s'y fait inflammation et pourriture facilement, font communiquer au cœur et aux autres parties nobles, dont plusieurs accidents adviennent et souvent la mort ».

Larrey, en présence de cas semblable, amputait à l'article et ses blessés guérissaient. Il raconte comment il procédait à cette opération dans les termes suivants (1) :

« Le blessé étant assis à la hauteur convenable, je commence par une incision qui part du bord de l'acromion et descend en ligne droite à un pouce au-dessous du niveau du col de l'humerus.

Par cette incision, je coupe les téguments et je divise en deux portions égales les fibres motrices du deltoïde. Je fais ensuite retirer par un aide la peau du bras vers l'épaule et je forme les deux lambeaux antérieur et postérieur par deux coupes obliques de dedans en dehors, ou mieux de dehors en dedans, de manière que les deux tendons du grand pectoral et du grand dorsal

(1) Page 559 du tome III de la *Clinique chirurgicale*.

soient coupés très près de leur insertion à l'os. Il est indifférent de commencer par le lambeau postérieur ou par l'antérieur ; cependant, comme l'artère circonflexe externe est la plus grosse, il y a plus de sûreté pour l'hémorragie à ne tailler le lambeau postérieur qu'après l'antérieur. On n'a pas à craindre de toucher les vaisseaux axillaires, parce qu'ils sont hors de la portée de l'instrument. On coupe les adhérences celluleuses de ces deux lambeaux ; on les fait relever par l'aide qui comprime en même temps les orifices des deux artères circonflexes et toute l'articulation scapulaire se met à découvert. Par un troisième coup de couteau porté circulairement sur la tête de l'humérus, on coupe la capsule et les tendons qu'on peut désigner sous le nom d'articulaires ; on luxe la tête de l'os en dehors ; on passe le couteau à sa partie postérieure pour achever la section des attaches tendineuses et ligamenteuses de ce côté. L'aide porte immédiatement les deux ou trois premiers doigts de ses deux mains sur le plexus brachial pour comprimer l'artère qui passe à travers ses mailles et se rendre maître du sang ; on détourne le tranchant du couteau un peu en avant ; on le fait couler sur le cylindre de l'humérus et on coupe, au niveau des angles inférieurs des deux lambeaux et au-devant des doigts de l'aide, tout le paquet de nerfs et vaisseaux axillaires. Le blessé ne perd pas une goutte de sang, et, sans cesser la compression, on découvre facilement l'extrémité de l'artère axillaire que l'on saisit avec une longue et forte pince à disséquer, pour en faire la ligature immédiate. Il ne

reste plus que l'artère circonflexe à lier et l'opération est terminée ».

On a reproché à Larrey de ne pas être conservateur et de trop aimer à couper. La vérité est que ce chirurgien ne recourait au bistouri que quand il y était forcé. Au lieu de désarticuler l'épaule, il pratiquait, quand il le pouvait, l'extraction de la tête de l'humérus ou de ses fragments, une ankylose se produisait et le malade était guéri.

### AMPUTATION DE LA CUISSE

Les prédécesseurs de Larrey, discutaient entre eux pour savoir si l'amputation de la cuisse était oui ou non une opération possible, permettant une survie probable. Aucun chirurgien militaire ne l'avait encore pratiquée. On trouvait qu'il était difficile de désarticuler le col du fémur enfoncé dans la cavité cotyloïde.

On craignait la rétraction des muscles fléchisseurs. On redoutait surtout l'hémorrhagie et le refoulement du sang. Larrey reconnut qu'il est nécessaire de couper la cuisse dans trois cas de plaies par armes à feu :

1° Quand le membre est désorganisé ou emporté par un boulet, un éclat d'obus ou de bombe, si près de son articulation supérieure, qu'il ne serait pas possible de l'amputer dans sa continuité.

2° Quand un biscayen ou une balle de gros calibre a

fracassé le fémur à son extrémité supérieure vers le trochanter et rompu l'artère crurale.

3° Quand la jambe et la cuisse par suite d'un coup de feu, avec une commotion violente des parties molles, sont frappées ou menacées de sphacèle jusque près de l'articulation supérieure. « Pour exécuter cette amputation suivant mon procédé, écrit Larrey, je mets d'abord le blessé sur le pied du lit, dans une position presque horizontale et me place en dedans de la cuisse que je dois opérer; un aide vigoureux et intelligent comprime l'artère crurale à son passage sur la gouttière osseuse du même nom; ensuite je fais une incision aux téguments de l'aine sur le trajet des vaisseaux cruraux que je mets à découvert; je les dissèque avec précaution et, après avoir isolé le nerf qui se trouve en dehors, je passe entre lui et l'artère une aiguille courbe mousse, de manière à y comprendre l'artère et la veine pour les lier ensemble; j'ai l'attention de porter cette ligature immédiatement au-dessous de l'arcade crurale, pour la faire au-dessus de l'origine de la musculaire commune, dont la section, pendant l'opération, causerait, sans cette mesure, des hémorrhagies mortelles. Après avoir fait cette ligature et placé celle d'attente, je plonge perpendiculairement mon couteau droit entre les tendons des muscles qui s'attachent au petit trochanter et la base du col du fémur, de manière à faire sortir la pointe à la partie postérieure ou diamétralement opposée, et, en dirigeant le couteau obliquement en dedans et en bas, je coupe d'un trait toutes les parties qui doivent former le lambeau interne auquel il ne faut pas donner trop de volume. Je fais relever le

lambeau vers les parties génitales par un aide, et l'on découvre aussitôt l'articulation. L'artère obturatrice et quelques branches de la honteuse sont comprises dans cette coupe ; il faut en faire de suite la ligature. Un seul coup de bistouri suffit pour couper toute la capsule articulaire, et, par une simple abduction de la cuisse, la tête du fémur est presque luxée. Le ligament intra-articulaire se présente : on juge combien il est facile de le couper avec le même bistouri. Je prends ensuite un petit couteau droit avec lequel je forme le lambeau externe et postérieur, en passant son tranchant entre le bourrelet osseux de la cavité cotyloïde et le grand trochanter et je finis le lambeau par une division dirigée en bas et en dehors, faite à peu près au niveau de cette éminence et de manière à donner à ce lambeau une forme arrondie : l'aide qui tient le lambeau bouche l'orifice des artères ouvertes desquelles on fait la ligature successivement. Il faut les lier toutes jusqu'aux plus petites pour prévenir les hémorrhagies consécutives et pouvoir réunir les lambeaux, si les parties qui les forment ne sont point irritées, on peut y faire quelques points de suture entrecoupés avec les aiguilles dont j'ai parlé ; mais il ne faut point toucher les muscles : il suffit de comprendre dans la suture la peau et le tissu graisseux. » (*Mémoires et Campagnes*, p. 186, t. II).

Larrey avait remarqué que les plaies par armes à feu siégeant sur le trajet des nerfs ou aux articulations favorisaient la production du tétanos, particulièrement pendant les saisons où la température passe d'un extrême à l'autre et dans les lieux humides.

Il traitait cette affection d'une façon rationnelle et efficace. Son principe directeur était le suivant :

« Lorsqu'il est bien reconnu que le tétanos est déterminé par la blessure, il ne faut pas hésiter à faire l'amputation dès l'apparition des accidents. »

D'après lui, la section du membre faite dans les premiers moments de la déclaration des accidents, interrompt toute communication de la source du mal avec le reste du sujet ; aussitôt après, les vaisseaux se dégagent, les tiraillements et la mobilité convulsive des muscles cessent. « Ces premiers effets sont suivis d'un collapsus général qui favorise les excrétions, le sommeil, et rétablit l'équilibre dans toutes les parties du corps. » (*Mémoires et Campagnes*, tome I, page 264). De nombreux blessés durent leur salut à l'amputation du membre faite dès l'invasion du mal.

Ne croirait-on pas, d'après ce qu'on vient de lire, que Larrey eut la prescience du rôle des toxines tétaniques qui, partant de la plaie infectée, empoisonnent tout l'organisme.

## GUÉRISON D'UN CAS D'EMPHYSÈME GÉNÉRALISÉE A LA SUITE D'UNE LÉSION PULMONAIRE TRAUMATIQUE

A Wilna, Larrey eut à soigner un officier polonais blessé depuis vingt-quatre heures. Son corps était extrêmement enflé par un emphysème général ; la peau était distendue au point que les membres étaient raides et inflexibles ; les plis des articulations effacés ; les yeux entièrement recouverts par la bouffissure des paupières. Les lèvres étaient d'une grosseur prodigieuse et gênaient le passage des liquides dans la bouche ; le pouls et la la respiration étaient presque nuls ; l'anxiété était extrême ; la voix faible et entrecoupée.

Cet officier, qui courait un danger imminent, avait reçu un coup de lance de cosaque sous l'angle inférieur de l'omoplate gauche. L'arme avait pénétré dans la poitrine et lésé le poumon. Quoique la plaie des téguments ne correspondit pas à la division des muscles intercostaux, on l'avait fermée an moyen d'emplâtres agglutinatifs.

Le blessé avait été mis ensuite sur une charrette et transporté à Wilna où il était arrivé pendant la nuit. L'air qui sortait sans cesse du poumon, s'échappait par l'ouverture de la poitrine et s'infiltrait dans le tissu cellulaire d'où il se répandait dans tout le corps, ce qui avait été la cause de cet énorme emphysème

Larrey leva les emplâtres, débrida la plaie et la mit

en parallèle avec celle de la poitrine. Des ventouses sèches furent appliquées aussitôt après sur la blessure ; elles se remplirent rapidement de gaz et de sang. Il rapprocha ensuite les lèvres de la plaie et les maintint en rapport avec un linge fenêtré, trempé dans du vin chaud camphré. D'autres ventouses scarifiées furent successivement appliquées sur toute la surface du corps, principalement au thorax et aux extrémités.

Après le pansement de la plaie, le malade se trouva soulagé, le danger disparut et il guérit complètement.

## TRAITEMENT NOUVEAU DES PLAIES PÉNÉTRANTES DE LA POITRINE

A l'hôpital établi dans la ferme d'Hybrahim-bey près du Caire, Larrey eut à soigner un blessé dont un coup de pointe avait perforé le poumon. Il avait déjà vu un grand nombre de soldats atteint de pareilles blessures périr d'hémorrhagie. Ce fut la raison pour laquelle il tenta le moyen suivant que l'état désespéré du malade lui suggéra.

La plaie avait huit centimètres d'étendue environ ; elle laissait sortir, à chaque inspiration accompagnée de sifflement, une grande quantité de sang vermeil et écumeux. Les extrémités étaient froides ; le pouls était à peine sensible ; le visage décoloré ; la respiration courte et laborieuse ; enfin le blessé était menacé, à tout moment, d'une suffocation mortelle.

Larrey explora la blessure et, s'étant assuré du paral-

lélisme de la division des parties, il rapprocha de suite les deux lèvres de la plaie et les fixa en contact, à l'aide d'emplâtres agglutinatifs et d'un bandage de corps.

« Dans l'application de ce procédé, dit Larrey (*Mémoires et Campagnes*, page 151. Tome II), je n'eus en vue que d'ôter au malade et à ses camarades l'aspect affligeant d'une hémorrhagie qui allait faire écouler la vie avec le sang de cet infortuné ; je calculais d'ailleurs que l'épanchement de ce fluide dans la poitrine pouvait augmenter le danger. Mais, à peine la plaie fut-elle fermée que le blessé respira plus librement et se sentit soulagé.

« Bientôt la chaleur se rétablit, le pouls se développa ; en quelques heures le calme fut complet, et, à ma grande surprise, le malade alla de mieux en mieux. Il fut conduit à la guérison en très peu de jours et sans aucun obstacle. Deux cas absolument semblables se sont présentés à l'hôpital de la garde impériale. »

*
* *

Je citerai encore le Mémoire de Larrey sur les plaies de la vessie où il parle de nombreux cas de guérison obtenus par le simple emploi de la sonde urethrale à demeure assurant l'écoulement de l'urine, son Mémoire sur les anévrysmes où il insiste sur l'origine ordinairement syphilitique de cette affection et sur les bons effets du traitement mercuriel, ses observations à propos des

sangsues d'Egypte qui s'introduisaient dans l'arrière-gorge chez les hommes pressés par la soif qui, se jettant à plat ventre sur le bord des lacs, buvaient avec avidité et sur les moyens de les déloger avec de l'eau salée ou du vinaigre.

Je rappellerai encore son traitement de l'Ophtalmie, d'Egypte, maladie qui a rendu et qui rend encore aveugles tant de pauvres gens, par des remèdes dont ferait pas fi un ophtalmologiste moderne, par des collyres à l'acétate de plomb, au bi-chlorure de mercure, au sulfate de cuivre, au sulfate de zinc, par des pommades à l'oxyde rouge de mercure et au camphre.

L'œuvre de Larrey est immense. Il m'est impossible ici de la parcourir en entier. J'ai simplement voulu donner une idée de ce qu'a fait cet admirable thérapeute et ce grand citoyen.

Vu : Le Président de la Thèse,
P. BERGER.

Vu : Le Doyen,
DEBOVE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
L. LIARD.